

DES SOPHISTES À L'ART

La contribution du *Traité de l'Argumentation* à la pédagogie

JEAN LAITAT

Il n'est jamais rassurant de voir donner le pouvoir à l'imbécile. La force a besoin d'un guide. Le pouvoir dans les mains du génie n'est pas moins inquiétant: intelligence sans morale, science sans conscience... Le guide doit être sûr. Or, celui qui connaît les secrets de l'argumentation efficace peut sûrement accroître son influence: les ennemis des sophistes le savaient bien. Voilà donc les recettes du succès dans les mains du premier venu que ne contrôle pas l'autorité morale. Aucune théorie métaphysique, aucune perspective morale n'ont précédé la publication du *Traité de l'Argumentation* ⁽¹⁾ dont les enseignements seraient ainsi susceptibles de servir n'importe quelle cause. Pas d'espoir même que la technique trouve en elle-même les ressources suffisantes pour éliminer la violence. Sans doute: «L'usage de l'argumentation implique que l'on a renoncé à recourir uniquement à la force» (p.73); il n'exclut pas absolument la force. C'est heureux, penseront ceux qui voient dans la force un ressort indispensable du progrès humain. Du reste, l'enseignement qui est bien la plus vaste entreprise d'argumentation inventée par les hommes s'instaure par un acte d'autorité puisque l'instruction est obligatoire. Les gendarmes peuvent obliger à profiter de ses bienfaits. Si un temps vient où tous seront assez éclairés pour n'avoir plus besoin de la menace, il n'en restera pas moins que le bon sens n'aura pu naître que dans la crainte des représailles.

Domage? Le lieu n'est pas ici de juger mais de constater. Le *Traité de l'Argumentation* ne prétend pas non plus prôner une forme de relations entre les hommes, se bornant à enregistrer que «*En fait*, toute communauté, qu'elle soit nationale ou internationale prévoit des institutions juridiques, politiques ou diplomatiques, permettant de régler certains conflits sans que l'on soit obligé d'avoir recours à la violence» (p.74). Que certains rapports humains soient entretenus par la communication verbale ou écrite, cela n'est pas douteux; que cette communication ait besoin de supports, c'est évi-

⁽¹⁾ CH. PERELMAN et L. OLBRECHTS-TYTECA, *Traité de l'Argumentation* (P.U.F. 1958).

dent. Ces supports sont de deux espèces; ils sont d'abord les conditions qui permettent à la discussion de s'engager, et parmi lesquelles figure au moins la volonté de discuter: «Toute discussion suppose l'adhésion préalable à certaines thèses, sans quoi aucune argumentation n'est possible» (p. 71). Ils sont ensuite l'ensemble des moyens qui lui donnent la possibilité de se poursuivre.

La discussion peut donc apparaître de moindre intérêt que les accords plus ou moins conscients, plus ou moins précis qui en sont le premier ressort car le moraliste s'intéressera plus aux principes qu'aux controverses occasionnelles qu'ils font naître; il s'inquiétera en outre d'une technique capable de renforcer l'adhésion à toute thèse. Seuls les esprits héritiers de l'optimisme du dix-huitième siècle imagineront que la discussion, par ses vertus propres, par l'effort de réflexion qu'elle impose, soit capable d'anéantir toute idée contraire aux impératifs de la raison. A tort ou à raison, les partisans d'une morale non-absolutiste n'ont cependant pas complètement rompu avec la tradition du dix-huitième siècle quand ils se déclarent satisfaits d'une décision pourvu qu'elle ait été précédée d'une délibération permettant à tous les avis pratiquement recevables de s'exprimer. Tel acquittement dans un procès d'euthanasie peut être jugé valable indépendamment des opinions qu'on professe sur le fond du problème, simplement parce qu'on estime que tous les moyens d'argumentation possibles ont pu être mis en œuvre. Une morale absolutiste aura au contraire tendance à remettre le verdict en question s'il ne s'accorde pas avec certains principes et malgré toutes les formes légales respectées. Ainsi nos lois en démocratie ne sont-elles pas jugées bonnes ou mauvaises en soi mais nous leur demandons seulement de refléter l'avis de la majorité après que toutes les opinions ont pu se confronter.

Il serait donc vain de nier que les problèmes de l'argumentation soient étrangers à notre morale de fait, et si l'on considérait comme raisonnable, par définition, l'issue d'un débat correctement mené, alors pourrait-on dire en effet que l'argumentation correcte est garantie de raison. Et ainsi le bon sens serait-il «la chose du monde la mieux partagée» puisque les décisions qui le représenteraient seraient l'expression d'un vaste accord.

Les idées qui précèdent sont volontairement simplistes et négligent bien des aspects des problèmes, et notamment, pour reprendre les exemples cités, ceux qui se posent à la conscience des jurés, à celle des élus et à celle des électeurs. Mais du moins permettent-elles de voir que même si l'argumentation est incapable de définir et d'imposer des valeurs sûres, même si elle ne peut avoir prétention

de rejeter la violence, il est impossible de la considérer pour autant comme une démarche distincte de toute éthique puisqu'elle contribue à l'élaboration de certaines conduites jugées raisonnables. Ainsi, loin que tout traité d'argumentation doive être précédé d'une théorie morale, on peut éventuellement le considérer comme un premier pas vers la réflexion morale alors même qu'il ne met aucune valeur en discussion.

Il s'agit bien d'un premier pas, et accompli seulement vers une certaine forme de morale qui peut sembler prendre assez facilement son parti des accords préalables à la discussion. Mais comme tel, il peut intéresser l'éducateur qui doit préparer des enfants à la morale et qui est d'autre part bien obligé d'accepter *a priori* les principes généraux d'une société qui le paie pour en faire son représentant. Le *Traité de l'Argumentation* est le premier ouvrage qui apporte des clartés sur la façon d'enseigner une morale non-absolutiste. Trop souvent, les traités de morale n'ont été qu'une revue des théories existantes et des principes généralement admis: ils ont un intérêt documentaire certain mais se révèlent incapables d'indiquer la voie de l'initiation à la morale. Il ne faudrait pas croire pourtant qu'il leur manque seulement un chapitre relatif à la pédagogie. Pareille omission peut ne pas être grave: un livre de géométrie aux démonstrations élégantes est sa propre pédagogie; l'historien qui s'efforce lui-même de comprendre les faits se fera généralement entendre. De même, pour la morale, il n'y a pas d'autre pédagogie que la mise à nu de ses ressorts véritables. Et ces ressorts travaillent avant qu'il ne soit question de la morale qu'ils contribuent à instaurer. C'est parce que la théorie de l'argumentation est une clarification de la réflexion à plusieurs qu'elle est en même temps une pédagogie, et non parce qu'elle donne les procédés capables de faire approuver le bien ou le vrai.

Car elle m'apprend en tout premier lieu que s'il existe des vérités, celles-ci ne parlent pas d'elles-mêmes. Les faits non plus, malgré «l'illusion fort répandue dans certains milieux rationalistes et scientistes» (p. 23). Débouchons-nous sur une phénoménologie? Peu importe: l'éducateur connaît bien les doutes de l'enfant sur ce que lui-même considère peut-être comme évident. Il sait donc qu'indépendamment de la valeur de ses propres idées, il devra d'abord tenir compte de son auditoire. Ce n'est pas une astuce, car il sait qu'il n'y a de parole qu'entendue. «Il ne suffit pas de parler ou d'écrire, il faut être écouté, être lu» (p. 22). Peut-être l'artiste ne serait-il pas de cet avis, mais l'éducateur a pour fonction de se faire écouter.

C'est lui qui tendra donc l'oreille d'abord, et il découvrira un auditoire déjà prêt à réagir à certaines sollicitations.

Prenons un exemple. Un enfant qui s'était classé dans les «grands» alors qu'il fréquentait la dernière classe primaire se sent tout à coup bien humble lorsqu'il aborde le secondaire, en butte peut-être aux brimades des plus âgés. Comme en outre les adultes lui représentent certaines permissions comme possibles seulement pour le moment où il aura acquis plus de maturité, l'intégration à la société des plus âgés lui semble un but indiscutablement souhaitable. Un professeur n'a pas ici à s'interroger sur la valeur de cette société adulte à laquelle l'enfant aspire puisqu'il est commissionné par elle pour y amener ses disciples. L'instant où il entame sa carrière suppose de sa part certains problèmes moraux résolus et notamment l'acceptation de son rôle. Dès lors, l'argumentation pourra commencer par l'analyse d'une situation que l'élève perçoit confusément: Pourquoi se sent-on ridicule quand on est «nouveau»? Pourquoi voudrait-on être plus âgé? Pourquoi un ancien, même mauvais élève, acquiert-il facilement une autorité sur un nouveau peut-être plus intelligent? L'analyse a plusieurs avantages: elle ne donne pas l'impression à l'auditoire qu'on l'entraîne dans des considérations édifiantes, elle amène au niveau d'une conscience plus claire des présupposés jusque là fort vagues et enfin, elle prépare une prise de position, car l'analyse ne ressemble pas ici à ce que serait par exemple l'énumération objective des propriétés du triangle, puisqu'elle est déjà un certain choix (par les questions mêmes du professeur) des éléments à retenir. «Il faut... du point de vue argumentatif, souligner que *toute analyse* est directionnelle, en ce sens qu'elle s'opère dans une certaine direction. Le choix de celle-ci est déterminé par la recherche de l'adhésion de l'interlocuteur» (p. 289). On voit par la même occasion que si le *Traité* est analyse de mécanismes d'argumentation, je puis m'interroger légitimement sur sa direction, par exemple sur la morale qui suivrait. Pour en revenir à notre exemple, l'analyse peut donner l'impression d'une morale issue des faits: étant donné la complexité de la société et son attitude vis-à-vis de ceux qui n'en connaissent pas les rouages, il faut s'instruire. En réalité, la conclusion se base sur l'horreur qu'a l'auditoire du ridicule, sur l'ambition qui l'anime. Le type du conseil moral n'est plus alors l'impératif catégorique, mais une formule du genre: «Si vous voulez A, faites B». Cet énoncé n'a de valeur pédagogique que dans la certitude que A est voulu par tous. A l'éducateur de viser juste.

Plus tard, d'autres accords tacites pourront être découverts: le besoin d'une originalité personnelle, un désir de bonheur, la foi en

la raison (au moment où le programme scolaire aborde sérieusement l'étude des sciences exactes), le goût du sacrifice, le sens de l'efficacité, etc. Voilà évidemment des données bien contradictoires mais nullement gênantes pour autant, car elles s'affirment l'une après l'autre dans un ordre variable suivant les milieux et elles permettent tour à tour, non que l'on confirme leur valeur, mais qu'on dégage leurs implications immédiates. Ainsi un épicurisme latent fait-il apparaître la nécessité d'un calcul des plaisirs, l'utilitarisme révèle vite le problème des valeurs.

Il ne s'agit donc pas d'aboutir à une théorie morale au détriment d'autres philosophies, et cela, tout simplement parce qu'en fait les différents systèmes coexistent au sein de notre société et même dans un seul homme qui n'adopte pas la même morale en temps de guerre ou en vacances.

Plusieurs reproches peuvent être formulés à l'encontre d'une pareille éducation morale; ils sont intéressants parce que ce sont les mêmes qu'on voit parfois adresser à la méthode argumentative dans son ensemble, tant les deux problèmes sont liés pour ne pas dire identiques. Je ne citerai que pour mémoire les attaques des philosophes absolutistes ou animés d'une nostalgie de l'absolutisme. Il est bien certain qu'il est plus facile d'orienter la jeunesse vers une certitude apparente en mettant à son service tous les moyens de propagande disponibles. On peut croire atteindre plus sûrement la vérité en ne dispersant pas les efforts. Mais la question n'est pas là: notre société est pluraliste et l'éducateur doit permettre de comprendre sa diversification. C'est du reste l'apprentissage de la tolérance. Mais il est des attaques plus graves: ce sont celles qui visent le relativisme moral qui aboutirait nécessairement à l'indifférence au bien et au mal. Il faut tout de suite remarquer que le danger n'existe pas pour les esprits qui en cours de route resteront bloqués à un certain niveau de l'explication. Je puis parfaitement imaginer un épicurien irréductible pour lequel toutes les autres doctrines n'apparaîtront que verbiage intéressant à seul titre documentaire. Il serait vain de vouloir amener l'humanité entière à la plus haute morale, fût-elle découverte. Mais au moins mon épicurien devra-t-il se rendre compte que sa position n'est pas la solution de facilité qu'il aurait pu croire.

En un sens, la théorie de l'argumentation, loin d'amener l'aventure, pourrait apparaître comme un conformisme dans la mesure où l'orateur qui s'adapte aux présupposés de son auditoire n'arriverait à aucune solution vraiment originale. Mais ces présupposés glanés au hasard de l'éducation sont divers, voire contradictoires. Tout au moins ne semblent-ils contradictoires que pour celui qui voit entre

eux une incompatibilité. Tel autre considérera en effet que toute morale véritable peut se ramener à la sienne propre malgré les divergences d'expression.

Avant d'examiner l'incidence philosophique du problème de l'incompatibilité, remarquons dès l'abord que la théorie de l'argumentation de Monsieur Perelman n'est pas cet instrument qui a besoin d'un guide sûr pour être sans danger; elle n'est pas une technique à la recherche de son maître, mais la mise en évidence de certaines conditions de la communication. Et puisqu'elle nous apprend en tout premier lieu que l'argumentation dépend de l'auditoire auquel on s'adresse au moins autant que de l'orateur, elle exclut d'emblée qu'elle puisse être un système figé de recettes. En outre, elle apprend une ascèse à l'esprit qui veut rayonner, et comme l'effort qu'elle réclame est hanté par la pensée d'autrui, elle écarte *ipso facto* la tentation de l'impérialisme individuel. Au total, si elle amenait la simple rencontre de l'orateur et de son auditoire sur un terrain d'entente, moyen terme des idées extrêmes de chacun, le *Traité de l'Argumentation* enseignerait à consacrer les situations de fait, dans le plus parfait esprit conservateur.

Mais l'orateur n'est jamais seul avec son public et leur rencontre les dépasse toujours d'une certaine façon, nous allons le voir, dans la mesure où toute argumentation essaie de surmonter, de lever, une incompatibilité. Et tout d'abord nécessairement celle que les deux futurs interlocuteurs verraient à continuer de se taire.

Il faut bien ici écarter deux thèses qui sembleraient au premier abord les deux seules possibles et dont aucune cependant ne rend compte de la complexité du problème de l'instauration de l'argumentation au lieu de la violence. Les déterministes croiraient volontiers que le dialogue est un processus parmi d'autres de l'écoulement du réel dont les lois soumettent notre volonté, alors que d'autres théoriciens peuvent imaginer que le désir de dialoguer ne peut venir que d'une morale qui a exclu préalablement la force. Les premiers asservissent l'argumentation aux lois de la psychologie et les seconds à celles de la morale. Pour les uns, le silence serait brisé chaque fois que sa persistance serait en contradiction avec le monde qui l'entoure et l'a créé; pour les autres, il cesserait chaque fois qu'il serait en contradiction avec les lois de la morale. C'est l'appel qu'elles font à la mise en contradiction qui condamne les deux thèses. En effet: «Quand les énoncés sont parfaitement univoques, comme dans les systèmes formels, où les seuls signes suffisent, par leur combinaison, à rendre la contradiction indiscutable, on ne peut que s'incliner devant l'évidence. Mais cela n'est

pas le cas quand il s'agit d'énoncés du langage naturel, dont les termes peuvent être interprétés de différentes façons... La contradiction logique, discernable d'une façon purement formelle est indépendante de notre volonté, des contingences, car elle est inéluctable dans le cadre des conventions admises» (p. 262).

Or, nous ne pouvons imaginer «le grand livre du monde» comme un ensemble d'énoncés univoques — pareille croyance étant fort proche de celle qui voudrait que les faits parlent d'eux-mêmes — pas plus que nous ne pouvons admettre qu'aucune morale exprimée dans un langage naturel se présente avec l'univocité d'un système formalisé. En fait, le silence est rompu chaque fois qu'il est jugé incompatible avec une donnée perçue par chacun des deux interlocuteurs dont les volontés s'inscrivent dans un contexte avec lequel elles entretiennent des rapports en même temps qu'elles réagissent l'une sur l'autre. «Les incompatibilités diffèrent des contradictions parce qu'elles n'existent qu'en fonction des circonstances.» (p. 269)

Le théâtre classique français nous donne de très bons exemples d'incompatibilités, l'intrigue étant basée en vertu de la règle d'unité d'action sur une incompatibilité fondamentale. Si au début des comédies de Molière certains groupes de personnages apparaissent d'emblée comme opposés par leur nature même (le bon sens d'un côté, une douce folie de l'autre), il n'y a pièce qu'à partir du moment où l'opposition tourne en incompatibilité. Faute de cette évolution, au lieu d'une intrigue, nous aurions une série d'escarmouches, de heurts entre deux clans. Mais bien vite, le père et le fils déjà peu enclins à s'entendre vont soupirer après la même jeune fille, l'hypocrite déjà honni de tous va se poser en rival amoureux d'un personnage de l'autre clan: ainsi une circonstance naît-elle qui ne permet plus au spectateur de croire que les affaires puissent s'arranger. L'incompatibilité lui apparaît eu égard aux circonstances, à la façon dont les personnages les perçoivent et à la façon dont lui-même les envisage. L'incompatibilité devient tragique si elle se traduit par un dilemme douloureux.

L'incompatibilité diffère donc de la contradiction en ce qu'elle met au moins trois termes en jeu: par exemple deux volontés en présence et une situation perçue par l'une des deux au moins. Mais il est évident que les rapports entre les trois termes peuvent revêtir une infinité de formes selon la manière dont est perçue la situation: c'est ce qui explique que le théâtre classique puisse être si divers avec des données fort peu variables. Ainsi s'expliquent aussi les rapports entre le monde et celui qui va argumenter en gardant

sa liberté alors que la situation le contraint: il dépend d'une situation qui, étant autre, ne ferait pas surgir l'incompatibilité; mais d'autre part, l'incompatibilité qui n'est pas dans les choses ne surgit que dans leur rencontre avec un esprit qui la fait exister pour lui. Cléante ne juge ses désirs incompatibles avec ceux d'Harpagon que parce qu'il n'est pas le fils soumis que désirerait supplanter Harpagon auprès de Mariane. Mais d'autre part, Mariane exclue, l'incompatibilité serait levée. Pour que le spectateur la perçoive, il est donc nécessaire de l'avertir longuement de la passion d'Harpagon et de son caractère emporté, ainsi que de l'amour violent de Cléante, pour que nous connaissions, outre la situation, les réactions des personnages.

Ainsi donc suffit-il parfois qu'un seul des trois éléments en présence se modifie pour que l'incompatibilité disparaisse. On comprend que les liens qui s'établissent entre les trois termes d'une incompatibilité sont d'un très grand intérêt, mais leur étude dépasserait le cadre d'un simple article, et il nous suffit de constater ici que les nécessités de l'argumentation font entrevoir non seulement la communication des intelligences entre elles mais aussi les rapports complexes qu'elles entretiennent avec le monde sans pouvoir les éviter mais aussi en les créant. Ainsi l'argumentation ne s'instaure-t-elle pas en pleine liberté, mais on ne peut non plus la déclarer «déterminée» par une situation de fait. Cependant, il ne faudrait pas considérer que les esprits qui argumentent fussent libres à l'intérieur de certaines limites positives: en fait, c'est sur le refus de garder le silence que s'établit le dialogue, l'infinité des possibles s'ouvrant à partir de cette négation. Il peut paraître à deux chefs d'états aux relations tendues que la prolongation de leur silence est incompatible avec la situation internationale, et qu'ils doivent engager une conférence au plus tôt, mais si la situation n'est pas étrangère leur décision, elle ne la leur a cependant pas dictée et rien ne peut faire prévoir l'issue des pourparlers.

Le *Traité de l'Argumentation* ouvre des perspectives sur la notion même de liberté. Et il nous éloigne du strict conformisme.

En effet, j'avais tantôt volontairement simplifié les problèmes en envisageant le cas d'un professeur dialoguant avec des élèves auprès desquels il aurait joué le rôle d'un Socrate stimulant une pensée embryonnaire, aidant seulement à mettre en clair des présupposés un peu vagues dont il aiderait à tirer les conséquences. Mais ces présupposés sont divers, allant du désir de jouissance à l'idéal du sacrifice. Le professeur ne peut pas ne pas tenir compte de cette multiplicité de sentiments, sans doute, mais à certains moments, garder le silence sur l'un d'eux en particulier lui paraîtra incompa-

tible avec sa perception de l'état de notre monde, incompatible avec ce qu'il pense de la mentalité des adolescents, et c'est dans la conscience de cette incompatibilité que s'élaborera son choix qui est son œuvre bien qu'il soit imprégné de la situation de fait. D'autre part, si certains de ses disciples acceptent simultanément des théories qui lui paraissent à lui incompatibles — soit qu'ils les ramènent toutes à l'une d'entre elles soit simplement qu'ils enregistrent passivement — il aura permis à ceux-ci d'élargir le champ de leur réflexion; mais il est concevable aussi que des intelligences plus éveillées sentent les incompatibilités entre les thèses en présence et qu'elles élaborent ainsi une réflexion qui échappe en partie à l'emprise du professeur pas tout à fait étranger pourtant à cet essor. On se rend compte des risques que court une pensée peu formée encore qui perçoit tout à coup le combat que peuvent se livrer des idées qui n'étaient pas jusque là mises en question les unes par les autres.

Les thèses vont donc s'affronter, non sans les dangers du doute qu'elles suscitent inévitablement, mais non sans qu'il soit permis de suivre les phases du combat. Le chapitre relatif à «La dissociation des notions» nous apprend en tout cas qu'elles offrent une double prise à notre intelligence: une thèse s'affirme et se comprend autant par les liaisons qu'elle établit avec les notions qu'elle accepte que par les distances qu'elle prend à l'égard des notions qu'elle rejette ou dont elle prétend simplement se distinguer. Souvent, une pensée se précise autant par ses refus que par une explication ou une définition des notions qu'elle emploie. Selon que j'oppose principalement à la raison l'erreur ou l'asservissement de l'esprit, je me révèle soit un chercheur de la vérité à tout prix, soit un rationaliste qui croit avant tout à la valeur de l'échange des idées, indépendamment du résultat de la discussion. La découverte des dissociations qu'opère mon interlocuteur me révèle des conceptions qu'il ne croit pas développer. Ainsi trouvons-nous une théorie de la raison chez Montesquieu alors qu'il traite de l'éducation:

«L'extrême obéissance suppose de l'ignorance dans celui qui obéit; elle en suppose même chez celui qui commande: il n'a point à délibérer, à douter, à raisonner; il n'a qu'à vouloir... L'éducation dans les états despotiques se réduit à mettre la crainte dans le cœur et à donner à l'esprit la connaissance de quelques principes de religion fort simples. Le savoir y sera dangereux, l'émulation funeste, et, pour ce qui est des vertus, Aristote ne peut croire qu'il y en ait quelque-une de propre aux esclaves, ce qui bornerait bien l'éducation dans ce gouvernement». (*Esprit des Loix*, IV)

Pour reprendre la méthode que nous indique le *Traité* (§ 90), nous

allons mettre en numérateur (ou terme I) la notion rejetée et en dénominateur (ou terme II) les notions approuvées: «la dissociation en termes I et II valorisera les aspects conformes au terme II, et dévalorisera les aspects qui s'y opposent» (p. 557). Nous obtenons alors les «couples»:

<u>obéissance</u>	<u>ignorance</u>	<u>accepter</u>	<u>vouloir</u>	<u>crainte</u>	<u>esclavage</u>
délibération	savoir	raisonner	douter	émulation	vertu

Nous découvrons ainsi que pour Montesquieu la raison s'oppose à l'ignorance, bien sûr, mais aussi à la crainte, à l'asservissement. Conduit-elle à la vérité? S'écarter de l'ignorance n'est pas arriver au savoir certain, mais au moins est-ce délibérer, douter, attitude de l'esprit qui est source de vertu dans la mesure où la vertu, indépendamment du respect des principes, est en tout cas à l'opposé de la crainte ou de l'acceptation passive. Les termes I ne nous apprennent pas moins que les termes II.

Il n'est pas douteux que les dissociations nous permettent de juger des notions qui apparaissent incompatibles aux yeux de notre interlocuteur. Ainsi trouvons-nous fréquemment chez Julien Benda qui condamnait le progrès technique les couples:

<u>progrès technique</u>	<u>orgueil</u>	<u>civilisation de la masse</u>
progrès moral	humilité	civilisation de la personne
<u>nivellement</u>	<u>asservissement</u>	
initiative	liberté	

Mais étant donné qu'une incompatibilité n'est pas dans la nature des choses, on l'a vu, on pressent qu'il pourra être argué qu'elle est tout autre que ne l'avait vue l'auteur, ou inexistante: la contradiction commence, à laquelle il est possible de s'initier par quelques mécanismes simples. Et le procédé doit aussi intéresser l'éducateur qu'on a vu tantôt guider ses disciples à la recherche d'eux-mêmes et qui peut aussi maintenant leur donner des armes pour la discussion: la dissertation doit-elle leur apprendre autre chose? La théorie de l'argumentation permet tout d'abord de pénétrer la pensée des autres, dont l'étude doit sûrement précéder la création personnelle. On a vu comment les problèmes de théâtre pouvaient se clarifier grâce à la compréhension de ce qu'est une incompatibilité;

on vient en outre de s'apercevoir que les couples permettaient un schéma simple d'une pensée, schéma beaucoup plus parlant que le «plan» traditionnel parce qu'il indique d'emblée les liens entre les notions. Mieux, il permettra la réfutation qui ne sera souvent qu'un jeu à l'intérieur du système des couples, jeu qui pourra aller de l'anéantissement de la distinction au renversement des couples.

L'anéantissement de la distinction tend à montrer que l'incompatibilité entrevue était parfaitement illusoire. Ainsi, lorsque Alain ⁽²⁾. prétend que pour éviter l'acte de foi, il faut «parier» pour la raison même si elle ne nous assure pas de la découverte de la vérité, on peut lui opposer que son pari est en fait un acte de foi et on aboutit à une identité des termes I et II: acte de foi / acte de foi.

D'autres fois, la distinction pourra être gardée alors que l'incompatibilité n'est pas admise: l'opposition est atténuée. Les auteurs du traité ont montré qu'en fait, la plupart des distinctions se réduisaient à un couple fondamental

$$\frac{\text{apparence}}{\text{réalité}} .$$

Pour Benda en effet on pourrait affirmer qu'existe dans son esprit l'association des couples:

$$\frac{\text{progrès technique}}{\text{progrès moral}} \qquad \frac{\text{progrès apparent}}{\text{progrès réel}} .$$

L'atténuation de la distinction consiste à transformer par exemple le couple

$$\frac{\text{apparence}}{\text{réalité}}$$

en un couple

$$\frac{\text{moyen}}{\text{but}}$$

⁽²⁾ ALAIN, *Propos, Le courage de l'esprit* (NRF, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1189).

qui rend le terme I solidaire du terme II. Ainsi Robert Aron ⁽³⁾ répondant à Benda montrera que progrès technique et progrès de l'esprit sont liés, une étape de progrès technique étant la conséquence des initiatives d'une période de découverte; à son tour, il permettra une nouvelle période de découverte: «C'est seulement parce que l'humanité a mis en formule ou en règlement ou en machines ses découvertes antérieures, qu'elle peut dépasser celles-ci et faire de nouvelles inventions».

Mais les couples peuvent être renversés. Ainsi la distinction

<u>sentiment</u>	<u>asservissement</u>
raison	libération

de Descartes deviendrait-elle pour Rousseau

<u>raison</u>	<u>préjugés sociaux</u>	<u>asservissement</u>
sentiment	vérité du cœur	libération

Il est par ailleurs à remarquer qu'une notion du terme I devenant terme II aura le plus souvent besoin d'une adaptation de vocabulaire. Ainsi un marxiste opposé à Benda prônera peut-être le progrès technique lié pour lui au progrès intellectuel; il l'opposera, non certes au progrès moral dont il ne parlera peut-être pas, mais à l'attention exagérée accordée au spirituel. Le progrès technique sera alors censé donner, non l'orgueil, terme péjoratif, mais la force au peuple alors que la religion amène la stagnation. Ce que Benda appelait la masse opposée aux droits de la personne deviendra pour le marxiste la collectivité dont les droits sont supérieurs à ceux de l'individu. Et enfin, le respect de l'initiative personnelle auquel était attaché Benda ne paraîtra à son interlocuteur que source d'anarchie alors que le nivellement méprisé par Benda sera considéré comme l'égalitarisme le plus souhaitable. Ainsi opposera-t-il aux couples de Benda cités ci-dessus ceux-ci qui en sont le renversement:

<u>spiritualisme</u>	<u>stagnation</u>
matérialisme - progrès technique	force

⁽³⁾ *Progrès technique et progrès moral*, Rencontres internationales de Genève, 1947, p. 237 (À la Baconnière, Neuchâtel et Office de Publicité, Bruxelles).

<u>individu</u>	<u>anarchie</u>	<u>asservissement</u>
collectivité ,	égalitarisme ,	liberté .

On voit donc «qu'un renversement de couple n'est jamais complet en ce sens qu'une notion qui devient terme I n'est plus ce qu'elle était lorsque nous la connaissions comme terme II, un terme ne pouvant se concevoir que dans son rapport avec l'autre terme du couple», (p. 570); ajoutons: et avec les autres couples.

Les quelques exemples qui suivent ne sont pas à proprement parler des couples mais indiquent comment une notion eut être exprimée différemment selon qu'elle figure en terme I ou en terme II:

<u>prétexte</u>	<u>avare</u>	<u>brimade</u>	<u>contrainte</u>
but ,	économe ,	sanction ,	règle ,
	<u>exalté</u>	<u>démodé</u>	
	enthousiaste ,	suranné .	

Pareil exercice de vocabulaire introduit à l'univers d'un langage qui contribue par ses propres ressources, par ses propres associations, à la précision des notions, le mot n'étant plus simple reflet d'une réalité. Et si les auteurs n'expriment pas ici leur conception métaphysique, parce que tel n'était pas leur but, nous ne pouvons nous empêcher d'imaginer les rapports que l'argumentation nous fait entrevoir entre l'homme et le monde.

La première impression que retirent toujours les jeunes qu'on initie à l'art de la controverse tel qu'il vient d'être exposé correspond toujours à la réaction des détracteurs des sophistes: il leur semble que l'orateur habile doit toujours être capable de détruire les distinctions de son adversaire grâce à quelques procédés plus ou moins mécaniques. Cependant, qu'on y prenne garde: s'il est vrai que nous entrevoyons un univers où les mots se définissent les uns par les autres dans les rapports établis par une pensée, nous sommes loin du verbalisme car il ne s'agit pas pour celui qui argumente de se constituer une pensée qui viserait à la cohérence d'un système formalisé. En fait, si l'orateur ne veut pas être isolé, les mots qu'il emploie, les liens qu'il établit doivent être sinon approuvés du moins compris de son public. Il peut faire admettre à la rigueur que tel enthousiaste est un exalté, mais non qu'il est un homme calme et

effacé. Rousseau peut faire admettre que la raison n'est qu'un ensemble de préjugés d'origine sociale, mais il doit essayer de montrer que son idée n'est pas incompatible avec les faits. Et là est bien la question en effet: il ne s'agit pas pour l'orateur de décrire les faits mais de les présenter comme des exemples illustrant sa thèse. «Si nous devons adopter une position métaphysique, précisent les auteurs du *Traité*, nous serions plutôt enclins à admettre l'existence d'un lien indissoluble entre la théorie et l'expérience:..» (pp. 161-162). Bien sûr, pour donner plus de force à sa thèse, l'orateur présentera souvent les faits comme parlant d'eux-mêmes, mais nous savons ce qu'il faut penser du procédé. En réalité, même s'il ne convainc pas, il aura réussi au moins à se faire entendre quand son auditoire admettra que les faits cités ne sont pas incompatibles avec les idées émises. Et il est évident que le jugement porté sur l'incompatibilité éventuelle dépend à la fois des faits, de la manière dont l'orateur les utilise et des réactions de son auditoire qu'il contribue à former.

Ainsi retrouvons-nous obligatoirement autour de l'orateur à la fois son public et le monde: il n'en reçoit pas de lois ni de limites précises à sa conduite, mais les perçoit constamment comme une résistance. L'harmonie idéale entre l'orateur, son public et le monde ne doit pas être considérée comme un ensemble d'accords positifs mais comme l'absence d'incompatibilités perçues.

Aussi une pédagogie qui se baserait sur les découvertes du *Traité de l'Argumentation* n'est-elle pas absolument un conformisme puisque l'éducateur ne se contenterait pas d'exploiter les présupposés plus ou moins inconscients de son auditoire; mais, étant donné ces présupposés et la connaissance que son auditoire a du monde — connaissance qu'il peut contribuer à former du reste — il lui appartient de créer un univers de pensées qui ne paraisse pas incompatible avec la psychologie de ces disciples, avec les règles de la société à laquelle il doit les conduire. Sa liberté n'est donc pas absolue puisqu'il rencontre des impossibilités, mais elle lui laisse envisager une infinité de voies qui seront sa création propre. Sa liberté est un peu celle du représentant du peuple en régime démocratique. Le terme de «représentant» peut abuser et faire croire qu'il est seulement traducteur d'aspirations. Outre l'impossibilité qu'il y aurait pratiquement à faire une moyenne des aspirations de plusieurs milliers d'individus, on conçoit les dangers d'inertie d'un régime tellement soumis à la masse. En fait, tout ce qu'on demande à l'homme politique, c'est de ne promouvoir aucun projet qui serait incompatible avec les espérances de ses électeurs, mais à partir de cet impératif

négatif, une infinité de solutions auxquelles personne n'aurait pensé s'ouvrent à lui.

Ainsi, partant de la simple mise au jour des présupposés qui dorment chez l'enfant, l'éducation peut aboutir à lui donner les moyens de se mouvoir dans une liberté de pensée dont il doit sentir les limites. Mais si on comprend maintenant comment le raisonnement est amené à ce résultat, il faut bien envisager, parallèlement à ce qu'on pourrait appeler une éducation philosophique, une éducation littéraire propre à donner les moyens d'expression qui sont la pensée même et qui vont apprendre à appréhender le monde en se perfectionnant; il n'est pas possible de dissocier les deux formations.

De même que la première étape de l'éducation morale pouvait paraître conformiste, l'initiation littéraire se montre généralement prudente en laissant d'abord entendre au gosse qu'on n'attend de lui qu'une reproduction fidèle par les mots du monde qui l'entoure: premier stade au cours duquel les mots semblent simple décalque de la réalité, première amorce de contact organisé avec le monde. Mais s'il est vrai que les faits ne parlent pas d'eux-mêmes, la seconde étape mènera à leur faire dire quelque chose: jeu entre le monde et l'individu, première vision des incompatibilités. D'un mur vert, je ne puis dire qu'il est rouge, mais je puis affirmer qu'il est froid, ou glacé, ou lumineux. Le choix de l'adjectif ne peut être incompatible avec ce qu'est le mur est en fait (en réalité avec ce qu'il paraît aux autres, mais à ce niveau de l'éducation, les autres n'apparaissent pas encore eux-mêmes comme ressorts du discours), mais il n'en reste pas moins que le texte est création à partir de ce qui ne peut être dit. Les faits sont donc au service d'une idée.

C'est ce qui deviendra encore plus évident lorsque le fait ne sert que de point de départ à un raisonnement qu'on va tirer par analogie du réel observé. On fera comprendre un rapport inconnu du lecteur grâce à un rapport qui lui est plus familier. Rappelons seulement un des exemples les plus simples (p. 501):

«De même que les yeux des chauves-souris sont éblouis par la lumière du jour, ainsi l'intelligence de notre âme est éblouie par les choses les plus naturellement évidentes». (Aristote. *Métaphysique*, livre X, 993, b).

On comprend que le réel doit être décrit de façon à préparer la thèse qu'on doit faire admettre: problème qui n'est qu'un cas particulier de la description subjective qu'on a déjà apprise. Mais ici, il s'agit en outre de tirer des faits des idées qu'ils ne contiennent manifestement pas, qu'ils peuvent tout au plus suggérer avec une force plus ou moins grande en débouchant sur une conclusion plus

ou moins contestable. L'analogie lie celui qui l'établit aux faits de la même façon que la description lie l'écrivain au réel observable, mais outre qu'elle l'oblige à ne retenir que les aspects intéressants pour sa thèse, elle l'engage à ne reproduire ces aspects que par l'expression qu'il juge la plus convenable pour amener l'adhésion à l'idée qu'il prépare, et elle constitue un saut à partir des faits vers le monde propre à l'écrivain. Il n'y a pas de bonnes et de mauvaises analogies; il y a des analogies plus ou moins admissibles et ici pour la première fois, l'enfant qui commence à sortir de la simple relation de faits, entrevoit clairement le rôle du public auquel il s'adresse. Ce public ne connaît pas une série d'analogies types avec lesquelles il confronterait le raisonnement de l'enfant; il ne jugera pas par référence automatique avec les rapports qu'il a lui-même établis; le rapport qu'on lui propose peut être nouveau, imprévu; mais l'analogie le touchera s'il ne la juge pas incompatible avec ce qu'il sait, avec ses habitudes de raisonnement. L'analogie est un des exercices les plus profitables parce qu'en introduisant au raisonnement qui sera plus tard utile à la dissertation, elle est vraiment une création pour laquelle les faits observés ont servi de tremplin, mais une création fort éloignée du verbiage des traditionnelles amplifications poétiques parce qu'elle apprend que s'il faut s'échapper du donné, il n'est pas possible de s'en échapper n'importe comment, bien qu'il n'y ait pas de règles strictes garantissant la valeur d'une analogie. Ainsi amené au monde du raisonnement, l'enfant sera prêt à la dissertation qui peut commencer par la mise en discussion d'analogies pour aboutir aux exercices sur les couples qu'on a relatés plus haut.

La théorie de l'analogie nous fait comprendre que l'argumentation telle que l'enseigne Monsieur Perelman et Madame Olbrechts-Tyteca n'est pas cet ensemble de recettes dont on pourrait parfois redouter l'efficacité, car en introduisant aux rapports entre l'homme et autrui, aux rapports entre les hommes et le monde, elle ouvre la voie à la création tout en mettant le créateur en garde contre la tentation de l'isolement. Cette mise en garde n'équivaut du reste pas à l'énoncé des erreurs à éviter; la théorie de l'argumentation ne sanctionne pas plus qu'elle ne guide, mais elle éveille. Qu'on comprenne bien qu'elle n'est pas une technique. Elle serait plutôt introduction à un art ou à la réflexion métaphysique parce qu'elle initie à une manière de concevoir le réel. Introduction mais non description car le réel apparaît ici en perpétuelle mutation, en permanent enrichissement.

Nous n'avons examiné dans ce court article que les implications

pédagogiques du riche *Traité de l'Argumentation*. C'est qu'il nous paraît en effet que c'est au moment où l'éducation commence son œuvre que les ressorts des contacts entre hommes peuvent être le plus facilement mis à nu. Mais on a assez pressenti les perspectives métaphysiques de l'ouvrage pour comprendre qu'il dépasse de loin le point de vue étroit auquel nous nous sommes volontairement restreints. C'est pourquoi il intéressera autant le philosophe, le juriste, que l'éducateur. Il est même certain que le monde de l'art n'est pas étranger à la pensée des auteurs qui n'ignorent pas l'acte de création, qui ne voient même de véritable « orateur » que dans celui qui peut dépasser les exigences de l'auditoire particulier auquel il s'adresse pour envisager l'idéal d'un « auditoire universel ». Nous ne nous attarderons pas ici à ce souci de transcendance, mais nous remarquerons seulement qu'il est volonté d'enrichir ceux auxquels on s'adresse, par opposition au conformisme.

Cependant, l'argumentation n'oblige pas à l'enrichissement: elle conçoit que certains esprits puissent accepter une théorie morale ou une façon de voir les choses qui ne s'écarte pas de la tradition. L'enfant qui, pétri des idées de sa civilisation, arrive devant l'éducateur, ne rencontrera pas de thèses incompatibles avec sa propre pensée; rien ne pourra empêcher ceux qui n'ont aucun talent de véhiculer dans leurs descriptions les clichés traditionnels, de ne bâtir que des analogies prévisibles. Mais le *Traité de l'Argumentation* ne se replie pas sur les formules pratiquement utilisables: il les met en lumière sans doute, mais surtout pour montrer le parti qu'on en peut tirer dans une œuvre de création. Ce qui ressort des descriptions de l'ouvrage, c'est l'impossibilité de figer les rapports entre les hommes ou les rapports entre les hommes et le monde. On comprend bien qu'une métaphysique n'aurait pu précéder ce *Traité* qui est une métaphysique en élaboration, une métaphysique qui ne peut finir de s'élaborer. Une aventure? Bien sûr, mais elle n'effraie le philosophe que si elle risque de lui échapper. Or, notre liberté à l'égard du monde se fonde en s'enchaînant à lui: le livre apparaît comme un effort constant pour sauvegarder la liberté du créateur par la rigueur du philosophe. C'est pourquoi il peut servir la pédagogie éternellement écartelée entre la nécessité d'enseigner et la hantise de respecter les originalités.

Jean LAITAT